

aperçut devant elle deux kilomètres de grande route, sans montée ni descente, elle laissa les poneys se mettre progressivement dans leur train... et ils avaient un train d'enfer.

—Oh ! comme je suis heureuse, Suzie ! s'écria-t-elle... Allons-nous trotter et galoper toutes seules sur ces routes-là. Voulez-vous, Suzie, conduire les poneys ? C'est un tel plaisir quand on peut ainsi leur permettre de marcher ! ils sont si allants et si sages ! Tenez, prenez les rênes.

—Non, gardez-les ; cela m'amuse plus de vous voir vous amuser.

—Oh ! quant à m'amuser, je m'amuse ! J'aime tant cela.. mener à quatre, avec de l'espace pour courir !... A Paris, même le matin, je n'osais plus... on me regardait trop... cela me gênait... Et ici... personne !... personne !... personne !

Au moment où Bettina, déjà un peu grisée de grand air et de liberté, lançait triomphalement ces trois : " Personne ! personne ! personne ! " un cavalier se montrait, s'avançant, au pas, à la rencontre de la voiture.

C'était Paul de Lavardens... Il faisait là le guet depuis une heure pour avoir le plaisir de voir passer les Américaines.

—Vous vous trompez, dit Suzie à Bettina, voici quelqu'un.

—Un paysan... Ça ne compte pas, les paysans ; ça ne demande pas ma main.

—Ce n'est pas du tout un paysan. Regardez.

Paul de Lavardens, en passant à côté de la voiture, fit aux deux sœurs un salut de la plus haute correction et qui sentait tout à fait son Parisien.

Les poneys couraient si vite que la rencontre eut la rapidité d'un éclair. Bettina s'écria :

—Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vient de nous saluer ?

—J'ai eu à peine le temps de le voir, mais il me semble bien que je le connais.

—Vous le connaissez ?

—Oui, et je parierais que je l'ai vu cet hiver chez moi.

—Mon Dieu ! serait-ce un des trente-quatre ? Est-ce que cela va encore recommencer ?

VI

Ce même jour, à sept heures et demie, Jean venait chercher le curé au presbytère et tous deux prenaient la route du château.

Depuis un mois, une véritable armée d'ouvriers s'était emparée de Longueval ; les auberges et les cabarets du village faisaient fortune. D'immenses voitures de déménagement avaient apporté de Paris des cargaisons de meubles et de tapisseries. Quarante-huit heures avant l'arrivée de Mme Scott, Mlle Marbeau, la directrice de la poste, et Mme Lorimier, la maîtresse, s'étaient faufilees dans le château ; leurs récits faisaient tourner toutes les têtes. Les vieux meubles avaient disparu, relégués dans les combles ; on se promenait au milieu d'un véritable entassement de merveilles. Et les écuries ! et les remises ! Un train spécial avait amené de Paris, sous la haute surveillance d'Edwards, une dizaine de voitures, et quelles voitures ! une vingtaine de chevaux, et quels chevaux !

L'abbé Constantin croyait savoir ce que c'était que le luxe. Il dînait, une fois par an, chez son évêque, Mgr Foberi, prélat aimable et riche, qui recevait assez largement. Le curé, jusqu'alors, avait pensé qu'il ne pouvait y avoir rien au monde de plus somptueux que le palais épiscopal de Souvigny, que les châteaux de Lavardens et de Longueval. Il commençait à comprendre, d'après ce qu'il entendait dire des splendeurs nouvelles de Longueval, que le luxe des grandes maisons d'aujourd'hui devait dépasser singulièrement le luxe sérieux et sévère des vieilles maisons d'autrefois.

* Dès que le curé et Jean eurent fait quelques pas dans

l'allée du parc qui conduisait au château :

—Regarde, Jean, dit le curé, quel changement ! Toute cette partie du parc était laissée à l'abandon... et voilà que tout est sablé, ratissé... Je ne vais plus me sentir ici chez moi comme autrefois... Ça va être un peu beau ! Je ne vais plus retrouver mon vieux fauteuil de velours marron, où il m'arrivait si souvent de m'endormir après dîner. Et si je m'endors ce soir, que deviendrai-je ? Tu feras attention, Jean... Si tu vois que je commence à m'engourdir, tu t'approcheras de moi et tu me pinceras un peu au bras, par derrière. Tu me le promets ?

—Oui, mon parrain, je vous le promets.

Jean ne prêtait qu'une attention médiocre aux discours du curé. Il se sentait une extrême impatience de revoir Mme Scott et miss Percival ; mais cette impatience était mêlée d'une très vive inquiétude. Allait-il les retrouver dans le grand salon de Longueval, telles qu'il les avait vues dans la petite salle à manger du presbytère ? Peut-être, au lieu de ces deux femmes si parfaitement simples et familières, s'amusant de cette dînette improvisée, et qui, dès le premier jour, l'avaient accueilli avec tant de grâce et de familiarité peut-être allait-il retrouver deux jolies Jupées mondaines, élégantes, froides et correctes. Son impression première allait-elle s'effacer?... disparaître ? Allait-elle, au contraire, se faire en son cœur plus douce et plus profonde encore ?

Ils montèrent les six marches du perron et furent reçus dans le vestibule par deux grands valets de pied de l'air le plus digne et le plus imposant. Ce vestibule, autrefois, était une immense pièce glaciale et nue dans ses murs de pierre ; ces murs, aujourd'hui, étaient recouverts d'admirables tapisseries qui représentaient des sujets mythologiques.

L'un des valets de pied ouvrit à deux battants la porte du grand salon. C'était là que, d'ordinaire, se tenait la vieille marquise, à droite de la haute cheminée, et à gauche se trouvait le fauteuil marron. Plus de fauteuil marron ! Le vieux meuble de l'empire, qui était le fond de l'arrangement du salon, avait été remplacé par un merveilleux meuble de tapisserie de la fin du siècle dernier. Puis un tas de petits fauteuils et de petits poufs, de toutes les couleurs et de toutes les formes, étaient jetés çà et là, avec une apparence de désordre qui était le comble de l'art.

Mme Scott, en voyant entrer le curé et Jean, se leva et allant à leur rencontre ;

—Que vous êtes aimable, dit-elle, monsieur le curé, d'être venu... et vous aussi, monsieur, et que je suis contente de vous revoir, vous, mes premiers, mes seuls amis dans ce pays !

Jean respira. C'était bien la même femme.

—Voulez-vous me permettre, ajouta Mme Scott, de vous présenter mes enfants ?... Harry et Bella, venez.

Harry était un très gentil petit garçon de six ans et Bella une très jolie petite fille de cinq ans ; ils avaient les grands yeux noirs de leur mère et ses cheveux dorés.

Après que le curé eut embrassé les deux enfants, Harry, qui regardait avec admiration l'uniforme de Jean, dit à sa mère :

—Et le militaire, maman, faut-il l'embrasser aussi, le militaire ?

—Si vous voulez, répondit Mme Scott, et s'il le veut bien.

Les deux enfants étaient, une minute après, installés sur les genoux de Jean et l'accablaient de questions.

—Vous êtes officier ?

—Oui, je suis officier.

—Dans quoi ?

—Dans l'artillerie.

—Les artilleurs... c'est ceux qui tirent le canon... Oh ! que ça m'amuserait d'entendre tirer le canon et d'être tout près !

Vous nous emmènerez un jour quand on tirera, le canon, dites, voulez-vous ?